

Entretien avec

Patricia Guerri

Peu de gens le savent et les shihan, voulant préserver une certaine image de l'aïkido, ont occulté des aspects de la vie de maître Ueshiba, que l'on a voulu présenter, avec sa longue barbe blanche, comme un « papi », préoccupé par ses ablutions religieuses et ses méditations.



de papier et a écrit quelque chose dessus et m'a envoyée, munie de ce papier et de mon passeport, au service en charge des étrangers. Il m'a dit de présenter ce document et d'attendre. Et en effet je suis sortie de ce bureau avec des papiers en règles.

C'est ainsi qu'ont commencé mes trois ans comme ushi deshi à Iwama.

Êtes-vous allée au Hombu Dojo à Tokyo ?

Non, il ne m'a pas été possible d'aller au Hombu Dojo après que Saito Senseï s'est pour ainsi dire porté garant de moi auprès des autorités japonaises. Mais le Doshu, Kisshomaru Ueshiba, venait souvent à Iwama.

Être ushi deshi dans un dojo comme celui d'Iwama, qu'est-ce que cela implique ?

Chez Saito Senseï la tradition des élèves vivant et s'entraînant avec le senseï avait été conservée. Dans les premiers temps de mon séjour, il m'a laissée un peu livrée à moi-même. C'est vrai que les Japonais ne donnent pas facilement leur culture et leur savoir au premier venu, surtout si c'est une femme. Il faut que le postulant ait un comportement qui traduise son désir d'apprendre et son dévouement. Il m'a prise à l'essai quelque temps pour voir si je remplissais ces conditions indispensables. Il m'a avertie que le jour où je serais acceptée, il n'y aurait pas de traitement de

Commençons par la question traditionnelle : quand et où avez-vous découvert l'aïkido ?

J'ai commencé ici, à Paris, en 1978. Quelques années plus tard j'ai perdu mes parents. Je me suis retrouvée toute seule et, j'avais besoin de faire le point. Ayant hérité d'une somme d'argent assez importante, j'étais financièrement indépendante. Je me suis donc décidée, en 1985, de partir pour le Japon pour approfondir mon étude de l'aïkido.

J'avais le numéro de téléphone d'un journaliste, Stanley Pranin, et dès mon arrivée au Ja-

pon, de l'aéroport, je lui ai téléphoné pour lui demander de m'indiquer un maître chez qui je pourrais étudier. Après quelque hésitation il appela Saito Senseï. Mais comme je n'avais pas pratiqué l'aïkido Takemusu à Paris, et je n'avais donc pas de recommandation, M^e Saito a d'abord refusé de me prendre comme élève, pensant que je devais être une « aikido touriste ». Ce n'est que quand Stanley Pranin lui a demandé ce qu'il devait faire de moi, s'il devait me remettre dans un avion pour Paris, que Saito Senseï a compris que j'étais déjà là, à l'aéroport, et qu'il lui a demandé de m'amener à Iwama, à 130 km de Tokyo.

À Iwama, on se trouvait véritablement au Japon. Pas question de poignée de main avec Saito Senseï et encore moins de bises à la française !

Une courbette à la japonaise, et c'est tout. Saito Senseï m'a demandé mon grade. À l'époque j'étais déjà 2e dan. Mais avec lui j'ai dû recommencer à zéro.

Ensuite j'ai eu un problème de permis de séjour. Je n'avais qu'un visa touristique. Saito Senseï a pris un morceau

... les ukés de Patricia Guerri



TECHNIQUE

Technique N° 7 – suwariwaza – shomenuchi – iriminage

Aikidojournal®





faveur et que je devrais me débrouiller pour tenir la rigueur de l'entraînement parmi les autres élèves ... Dès le début, j'ai été chargée de la cuisine, de faire les repas pour tous les uchi deshi... Ce fut mon premier test.

L'éducation dans un dojo demande que l'élève soit capable de supporter beaucoup, aussi bien pendant l'entraînement que dans la vie quotidienne, car vous vivez chez le senseï. A partir de l'instant où vous êtes dans cet état d'esprit, c'est à dire celui de la personne qui offre au senseï sa motivation et sa faim de progresser, vous avez créé une situation qui appelle une réponse de la part du senseï. En effet, l'honneur veut qu'il ne se contente pas de recevoir égoïstement ce don, mais qu'au contraire il y réponde.

A ce moment, une sorte de symbiose naît entre l'élève et le maître. Dès lors, la pratique peut véritablement commencer. C'est ce que j'ai compris quand j'étais à Iwama.

Y avait-il d'autres femmes dans le dojo de Saïto Senseï ?

Non, pas à l'époque. Cela vient de ce qu'en général au Japon une femme se consacre à sa

famille, à son foyer et elle n'a pas la disponibilité nécessaire à la vie d'un ushi deshi. Moi, je me suis consacrée à Saïto Senseï et à mon entraînement comme ushi deshi.

Et comment avez-vous été traitée, mieux ou plus durement que les hommes ?

Le statut de la femme au Japon fait que l'on ne peut la maltraiter, dans un dojo par exemple. Quand j'ai vécu à Iwama, il n'y avait pas d'autre femme ! Il n'y a pour ainsi dire pas de femmes qui aient eu — et c'est vrai encore de nos jours — accès au budo véritable. C'est pour cela que je suis très fière, moi, une Française anonyme, d'avoir pu passer cette épreuve, qui a été très dure moralement et physiquement.

Sur le plan de l'aïkido, j'ai dû travailler plus que les hommes, pour me faire une place parmi eux. Saïto Senseï me disait : « Tu as voulu venir parmi eux, alors débrouille-toi ». Et ils ne me faisaient pas de cadeaux. Il y avait en particulier un groupe d'étudiants que l'on appelait « les kamikases », de véritables forcenés qui se démenaient sur le tatami et voulaient en découdre jusqu'à « casser ». Il faut dire que ces étudiants choisissent une discipline à option — eux, c'était l'aïkido

— et peuvent ainsi acquérir des points supplémentaires à leur examen de fin d'année. Alors, il avaient intérêt à s'imposer par tous les moyens, au dojo. Déjà entre eux et les hommes, ça allait fort ; mais quand ils travaillaient avec moi, c'était le délire. Ou'une femme puisse leur résister et répondre coup pour coup leur posait un réel problème.

À votre retour du Japon, avez-vous repris contact avec votre ancien dojo ?

Non, quand je suis rentrée j'ai tout d'abord enseigné dans un dojo municipal dans la banlieue parisienne, à Saint Ouen. Puis en 1996 j'ai ouvert mon dojo, le Dojo Asahi dans la rue Pétion, dans le 11e arrondissement. Je l'ai aménagé sur le modèle exact de celui d'Iwama. Comme vous pouvez le voir, même les couleurs sont respectées.

Quelle est la différence entre l'aïkido que vous avez pratiqué à Iwama et celui pratiqué en France ?

Je dois dire, sans vouloir être désobligeante à l'égard des aikidoka français, ce que l'on pratique ici est une sorte de gymnastique ou de



danse occidentale évoluée. Cela n'a rien à voir avec le budo. Une des raisons en est certainement la mauvaise interprétation des propos de O Sensei, que l'on a résumés de façon à justifier le moindre effort. Bien sûr, l'aïkido c'est l'amour, l'harmonie. C'est aussi la paix que l'on recherche dans la façon de résoudre un problème. Mais pour avoir la paix, il faut parfois faire la guerre, sans avilir les personnes, sans haine, ni désir de vengeance. Peu de gens le savent et les shihan, voulant préserver une certaine image de l'aïkido, ont occulté des aspects de la vie de maître Ueshiba, que l'on a voulu présenter, avec sa longue barbe blanche, comme un « papi », préoccupé par ses ablutions religieuses et ses méditations. Lorsqu'il est venu s'installer à Iwama, parce qu'il voulait se retirer de Tokyo, on a dit qu'il voulait s'adonner au travail de la ferme.

C'est vrai et c'est l'image officielle. Mais que s'est-il passé, quand il est venu s'installer dans ce coin retiré du Japon qui, il faut le dire, est infesté de yakuza, la mafia japonaise ?

C'était leur repère et ils ont vu débarquer un vieil homme qui voulait créer un dojo. Ils sont venus voir le maître pour lui imposer un racket. « C'est tant par mois, sinon ... » Face à cette menace permanente, croyez-vous qu'il s'en fut porter plainte au commissariat ? Alors, avec Saito Sensei, ils ont fait le « ménage ». Des bagarres ont eu lieu, avec couteaux et tessons de bouteilles. Il leur fallait s'imposer, sinon c'en était fini pour l'aïkido à Iwama. Les yakuza ne sont pas des tendres. O Sensei et Saito Sensei ont fait face. Ils n'ont pas esquivé le combat. Et, peu à peu, les yakuza sont partis. Le noyau, qui est resté, a appris à respecter le maître et ils sont devenus ses amis : ainsi est née l'harmonie entre les yakuza et O Sensei !

Saito sensei disait que, lorsqu'il avait connu le fondateur, ce dernier avait un aikido « cassant », un aikido bien à lui, qui n'a rien à voir avec ce que l'on voit aujourd'hui.

Ainsi il y aurait eu un rapport privilégié entre le fondateur et Saito Sensei ?

On peut penser, en effet, que les épreuves de la vie rapprochent les hommes. Elles peuvent être violentes, comme dans le cas de l'affaire des yakuza mais aussi pacifique, comme la transmission d'une connaissance. Et ce fut le cas aussi pour maître Saito. C'est sans doute la raison pour laquelle O Sensei a légué à Saito Sensei sa maison, son dojo et surtout son cachet, avec lequel il authentifiait les diplômes qu'il délivrait et que Saito Sensei a utilisé après lui.

Il se trouve que Saito Sensei, lui, a eu la chance inouïe de vivre à Iwama. Tous les jours il était en rapport avec O Sensei. Ils avaient tout le temps nécessaire, l'un pour transmettre son art et l'autre pour le recevoir. On comprend très bien la richesse d'une telle transmission. O Sensei faisait cours chaque matin. Ensuite, comme Saito Sensei était en permanence aux côtés de lui, l'assistait dans les tâches quotidiennes, travaillait la terre avec lui, ils avaient des rapports encore plus privilégiés. Souvent, il arrêtait ce qu'il était en train de faire pour lui montrer un mouvement, un détail technique. C'était une transmission non systématisée, au contraire de ce que l'on fait aujourd'hui. C'est pourquoi plus tard Saito Sensei a voulu mettre de l'ordre dans ce qu'il avait appris et a codifié les connaissances acquises.

Le maître Ueshiba a enseigné à Saito Sensei qui, à son tour, a retransmis à ses élèves : il faut d'abord travailler les kihon de façon statique pour bien les maîtriser et ensuite, on peut les exécuter en dynamique, car on connaît la forme juste. C'est par le travail du kihon que l'on peut pétrir son corps et son esprit pour qu'ils deviennent « un ». A partir de là, on peut comprendre ce que c'est que « faire corps avec soi-même », avec une autre personne, avec un groupe. Si on se contente d'affirmer cela, sans travailler le kihon, alors on se trompe et si on enseigne, on leurre ses élèves !

Vous insistez beaucoup sur le travail des armes...

A Iwama O Sensei travaillait et enseignait les armes. Et Saito Sensei, qui était en rapport quotidien avec O Sensei, a hérité de cet enseignement. Et Saito Sensei m'a transmis cet enseignement et m'a délivré un diplôme m'autorisant à enseigner. Vous pouvez d'ailleurs voir ici tous les diplômes que j'ai reçus de Saito Sensei.

Et Pourquoi ne pratique-t-on pas les armes au Hombu Dojo ?

En vérité, on ne sait pas très bien pour quelles raisons M^e Ueshiba n'a pas enseigné l'aïkiken et l'aïkijo, à son dojo de Tokyo. Ses anciens lui ont demandé de le faire, mais invariablement il répondait : « Vous savez, à Tokyo, on n'a pas le temps pour pratiquer. Le dojo est trop petit et puis les gens de la ville ne sont pas intéressés ou pas mûrs pour un travail précis et rigoureux ». Bref, il ne voulait pas enseigner les armes. Il disait : « Donnez-leur des dan. C'est ce qu'ils veulent ! ». Comme quoi, certaines choses ne datent pas d'aujourd'hui ...

Par contre, à Iwama, il avait envie de travailler et d'enseigner les armes. C'est ainsi, par un hasard de la vie, que Saito sensei, homme de la terre, a reçu cet enseignement. Cela ne veut pas dire qu'il était meilleur disciple que les anciens de Tokyo. O Sensei aurait pu avoir une attitude totalement opposée et l'héritage de l'aïkiken et de l'aïkijo aurait été donné aux anciens de Tokyo, qui avaient certainement toute l'expérience pour le recevoir. Mais c'est la vie, avec ce qu'elle a parfois d'injuste. On n'y peut rien.

Comment voyez-vous l'avenir ?

Pour ma part, je souhaite partager mon expérience et mes connaissances avec d'autres aikidoka, et développer l'aïkido en développant mes dojo. J'ai appelé mon école « Takemusu Aiki Bukukai », afin de ne heurter personne.

Je transmets ici ce que j'ai appris de Saito Sensei, mon enseignement est complètement dans l'esprit de celui de Saito Sensei. Je n'invente rien. Je retransmets ce que j'ai appris, en y apportant une touche de ma personnalité, bien sûr. Je mets l'accent sur le kihon, c'est à dire l'étude des principes de base. ■

